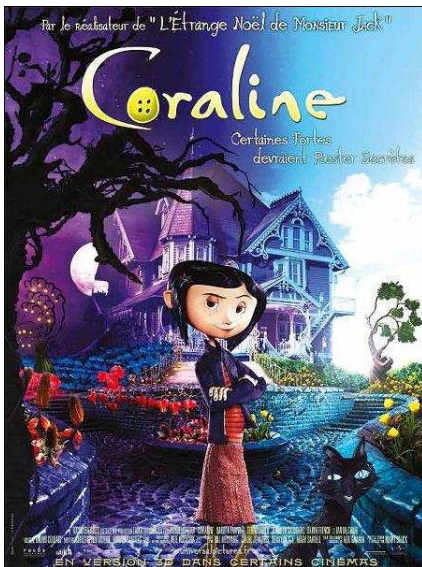


"ECRAN ECLAIR"  
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, irréfutable Romane et bonjour à vous, auditeurs inépuisables, irrécusables et inexpugnables. Les combattants de *Terminator : renaissance* espéraient trouver un monde meilleur au bout du tunnel, tout comme *Coraline*, sur les étranges depuis mercredi.



Petite fille volontaire et solitaire, **Coraline Jones** vient d'emménager avec ses parents au Pink Palace, une auguste demeure de l'Oregon. Des occupations professionnelles tentaculaires soustraient cependant le couple, sur le point d'achever la rédaction d'un catalogue, à son héritière. Celle-ci ne tarde donc pas à faire la connaissance du voisinage, que composent **Miss Spink** et **Miss Forcible**, deux anciennes comédiennes distinguées et volubiles, **Monsieur Bobinsky**, un acrobate fantasque mais virtuose entouré par des souris expertes ès voltige, sans oublier **Wybie Lovat**, un garçonnet taciturne quoique bonne pâte. Par ailleurs, la charmante enfant découvre durant l'exploration de son nouveau foyer un passage étroit creusé à l'intérieur du mur ; de l'autre côté l'attend un monde familier, haut en douceurs et fertile en ravissements. Intriguée, notre juvénile héroïne réitère son escapade, sans savoir que la grande illusion se dissipera bientôt au profit d'un jeu du traquenard exquis...

Après un *Etrange Noël de Monsieur Jack* insolite mais surestimé, auquel succéda trois ans plus tard *James et la pêche géante*, **Henry Selick** a jeté cette fois son dévolu sur un roman anglais rédigé par **Neil Gaiman**. Disons-le d'emblée, l'ensemble séduit par son intelligence saillante et sa chatoyante invention. A cet égard, le réalisateur et scénariste a le mérite de ne pas avoir transformé son film d'animation en prétexte à prouesses techniques ; attentif à bâtir un récit accompli, l'artiste brave ainsi la tentation de l'ostentation.

Ses personnages affichent par ailleurs un pittoresque croquignolet et déambulent au hasard de décors tout en expressivité furtive, conçus avec une fertile dextérité. L'histoire progresse quant à elle au rythme des partitions vaporeuses et vespérales de **Bruno Coulais**. La tonalité stylistique, à ce propos, sonne juste et clair, hostile aux références poseuses comme aux modes oiseuses. Ajoutons que deux scènes, à dos de mante religieuse et au cœur d'une atypique arène, brillent de mille feux. Le récit distille du reste un charme saugrenu, entre enchantements grimaçants et onirisme biscornu. S'esquisse enfin une intelligente réflexion sur la nocivité de l'illusion et le pouvoir qu'elle procure. Et de réconcilier perron et **Brutus**.

Au demeurant, l'ensemble ne manque ni d'intentions, ni d'inventions, mais de douceur. De plus, la narration claudique, notamment au début du long métrage. Les dialogues n'échappent pas pour leur part à un conformisme étale, plus foetal que frétilant. Regrettons de surcroît que le rire, désespérément absent, trouve ici porte close. A ce sujet, le potentiel comique des seconds rôles, tels le prolix tandem d'obligeantes demoiselles ou l'ingambe dresseur de rongeurs, reste constamment sous-exploité.

D'autre part, l'éponyme héroïne ne suscite ni esclaffement, ni attendrissement, en raison d'une

discrète fadeur, comme si ses créateurs l'avaient mise à distance, à force de l'assujettir à la vraisemblance. Enceintes et extérieurs révèlent de même une opiniâtre minutie mais assoient une esthétique aussi laborieuse qu'ordinaire. Le récit peine également à prendre de la hauteur, entravé par sa quête éperdue d'authenticité ; le papillon échappé à l'inspiration semble dès lors voué à se pétrifier sur la vitre colorée qu'ont taillée les auteurs pour scruter le monde extérieur.

Interrogeons enfin **Paula** et **Elliot**, nos deux exégètes en herbe.

«(Intonations patelines et rassurantes) Alors, mes gentils amis, qu'avez-vous pensé de cette fiction ? ».

- (Voix innocente) Oh, là, là, j'ai eu encore plus peur qu'à *Martine contre les vikings*.

- (Timbre strident) Vous savez, cette fable insolite possède une certaine saveur. Cependant, on ne doit pas livrer les petites filles à des propriétés hostiles. Il ne faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des cadastres sauvages.

Ambitieux, anxieux mais anguleux, *Coraline* draine un treize trois quarts. Certes, la finesse, le goût et la rigueur l'emportent. Toutefois, l'importance octroyée ici au réalisme mord sur le merveilleux. Pareil spectacle, pour tous publics, saura-t-il en outre fédérer, car sa bienveillance ouatée risque d'éloigner les adolescents tandis que ses mirages tourmentés pourraient bien épouvanter les enfants ? L'édifice où l'intrigue élit domicile n'en pose pas moins un regard pénétrant sur ses occupants, comme pour faire un inventaire des errances familiales. Oui, en la circonstance, le lieu est l'ennemi du lien.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.